de cultures, s'unit à la montagne qui se prolonge derrière. En suivant la crête de ce rocher qu'ombrage une guirlande touffue d'arbres verdoyants, on parvient à un endroit d'où le regard embrasse une perspective charmante. De l'autre côté de la rivière, une énorme masse granitique supporte les bastions restaurés du fort Saint-Jean et le dôme de l'ancien cloître des Chartreux. Le spectateur voit, à gauche et à ses pieds, les chapiteaux corinthiens de l'église délabrée des Pères de l'Observance; à gauche encore le tombeau des Deux-Amants, puis au loin la tour de la Belle-Allemande, ruines consacrées par d'antiques et romantiques traditions. A droite, ce sont les flancs entamés d'un autre roc, jadis inaccessible, où s'élevait la prison de Cinq-Mars et de son fidèle de Thou. La Saône parcourt un paysage animé. Ordinairement calme et limpide, quelquefois débordée, écumeuse, mugissante, elle va disparaître dans les sinuosités de la ville et rejoindre le Rhône. Quand vous serez au point qui permet de saisir l'ensemble de ce panorama, vous foulerez, cachée sous l'herbe, la cendre de l'un de nos statuaires les plus distingués.

On ne saurait trop le répéter, nous ne connaissons point assez les hommes qui ont préparé le mouvement des arts en province. Leur mission fut belle cependant, et mérite notre reconnaissance. Si, quelque jour, les principales villes de France présentent le spectacle de la brillante rivalité qu'offrirent autrefois Rome, Naples, Florence, Venise, c'est à eux que nous en serons redevables.

Notre feuille s'efforcera de remplir cette lacune; car il y a là une injustice à réparer, un hommage à rendre et des richesses à faire connaître.

Ce fut un grand artiste que Joseph Chinard. Né à Lyon; le 12 février 1756, on le destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais le hasard l'ayant mis en contact avec la sculpture, une vocation bien différente ne tarda pas à se déclarer. Par un sort qui semble commun à la plupart des organisations privilégiées, son entrée dans la carrière fut si pénible, que les